

„Vermögensstücke Eigentum der Betriebenen seien. Von einem Verzicht auf den Eigentumsanspruch anlässlich der Pfändung kann somit nicht gesprochen werden. Bei dieser Sachlage ist einzig noch zu prüfen, ob dem Opponenten eine Bestreitung dieses Eigentumsanspruchs mitgeteilt worden sei und das muß verneint werden; denn aus der schon vornen angeführten Bescheinigung des Betreibungsamtes Wohlhusen geht hervor, daß dasselbe die Bestreitung des Anspruchs auf die in Frage stehenden Objekte nur dem Vindikanten Egli anzeigte, und daß dieser den Opponenten davon benachrichtigt hätte, ist nicht einmal behauptet, geschweige denn erwiesen. Daraus folgt, daß der Opponent, für den ein Eigentumsanspruch bei der Pfändung geltend gemacht, nicht in die Lage versetzt war, gegenüber der Bestreitung derselben klagend aufzutreten und deshalb zu nachträglicher Geltendmachung seiner behaupteten Ansprüche berechtigt ist.“

II. Gegen diesen Entscheid haben die drei Gläubiger den Rekurs an das Bundesgericht ergriffen. Sie stellen den Antrag: Der angefochtene Entscheid sei aufzuheben, und es sei das Betreibungsamt Wohlhusen anzuweisen, den Steigerungserlös der Bienenhäuser und Zmpen an die Rekurrenten zu behändigen nebst Zins, und begründen denselben im wesentlichen dahin: Da der Sohn Haas, der bei der Pfändung zugegen gewesen, und dem auch die Eigentumsbestreitungen mitgeteilt worden seien, nicht geklagt habe, liege ein Verzicht nach Art. 107, Abs. 3, des Betreibungsgesetzes vor. Art. 107, Abs. 4, treffe nicht zu, da der Drittanprecher ja wohl in der Lage gewesen sei, seine Ansprüche geltend zu machen. Wäre es ferner auch richtig, daß Egli für den Sohn Haas das Eigentum an den gepfändeten Gegenständen beansprucht habe, so wäre dann auch die an Egli erlassene Klagsaufforderung für Haas verbindlich gewesen.

III. Joseph Haas wendet ein: Es sei ihm nie eine Frist zur Einklagung seiner Ansprüche auf die gepfändeten, damals in seinem Gewahrsam befindlichen Objekte eingeräumt, er sei nicht in die Lage gesetzt worden, dieselben geltend zu machen. Somit könne er nach Art. 107, Abs. 4, auch noch auf den Erlös der Objekte greifen. Daß P. Egli die ihm gesetzte Frist versäumt habe, könne den Rechten des Joseph Haas nicht schaden.

Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer zieht
in Erwägung:

Haas hat seiner Zeit unter Berufung auf sein Eigentum gegen die Verwertung der fraglichen Gegenstände bei der untern Aufsichtsbehörde über das mit der Verwertung betraute Betreibungsamt Littau Beschwerde geführt; er wurde damit abgewiesen und hat ein Rechtsmittel gegen diesen Entscheid nicht ergriffen. Wenn auf diese Weise rechtskräftig festgestellt war, daß die Ansprüche des Joseph Haas der Verwertung der gepfändeten Objekte nicht im Wege stehen, so haben sich natürlich die Betreibungsorgane durch eine bloße neuerliche Berufung auf jene Rechte auch an der Aushändigung des Steigerungserlöses an die berechtigten Gläubiger nicht hindern zu lassen. Insbesondere können sie diese Aushändigung nicht durch Einleitung eines Verfahrens nach Art. 106 und 107 oder 109 des Betreibungsgesetzes hinauschieben.

Demnach hat die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer
erkannt:

Der Rekurs wird gutgeheißen und das Betreibungsamt Wohlhusen, unter Aufhebung des Entscheides der kantonalen Aufsichtsbehörde, angehalten, den Steigerungserlös der Bienenhäuser und Zmpen den Rekurrenten zu behändigen.

51. Arrêt du 18 avril 1899, dans la cause Wagnière.

Poursuite dirigée contre une personne qui est dans un état d'incapacité civile, mais qui n'est pas encore sous tutelle.

A. — Par commandement de payer du 3 janvier 1899, les époux Hussy à Sainte-Croix ont réclamé de François Wagnière, à Culliairy, commune de Sainte-Croix, le paiement de 549 fr. 25 pour solde de compte.

Le débiteur, qui demeure chez son gendre Ernest Hussy, n'ayant fait aucune opposition à ce commandement de payer, le créancier a requis, en date du 25 janvier 1899, la saisie. Le 28 dit, l'office a placé sous le poids de la saisie une valeur

de 33 fr. 20, une certaine quantité de foin et un vieux char de campagne.

B. — En date du 2 février 1899, la Justice de paix de Sainte-Croix a nommé, en qualité de curateur aux biens de François Wagnière, Henri Jaques à Culliairy. Cette nomination était motivée par l'âge et les infirmités de Wagnière, qui serait dans l'incapacité de gérer ses affaires, cela depuis plus d'une année.

Le curateur Jaques a porté, le 6 février, la plainte de l'art. 17 auprès du Président du Tribunal de Grandson, en exposant :

« Que François Wagnière, âgé de 84 ans, était tombé dans » l'enfance et que son beau-fils Ernest Hussy aurait profité » de cette situation pour exercer des poursuites contre lui, » mais que celles-ci, dirigées contre un incapable, devaient » être annulées comme faites en violation de la loi. Le plai- » gnant demandait, en tout état de cause, la suspension de » la poursuite jusqu'à ce qu'il ait été statué définitivement » sur la nullité demandée. »

Le Président du Tribunal de Grandson a ordonné l'annulation de la poursuite.

C. — Par acte du 24 février 1899, le créancier Hussy a déféré le cas à l'Autorité cantonale de surveillance, laquelle, sous date du 13 mars 1899, a admis sa plainte par les motifs ci-après :

En l'espèce François Wagnière n'a été placé sous curatelle que le 2 février 1899. Jusqu'à cette date, il n'avait aucun représentant légal et jouissait donc aux yeux de la loi de l'intégrité de sa capacité civile. Il devait dès lors être poursuivi à teneur de l'art. 46 LP. qui statue que le for de la poursuite est au domicile du débiteur. Par conséquent, il était seul en droit d'opposer au commandement de payer. N'ayant pas usé de ce droit, le commandement de payer est passé en force et le créancier Hussy pouvait ainsi légalement requérir la saisie. Dès lors, l'annulation d'une poursuite dont les procédés ont été conformes à la loi, ne se justifie pas. Le rôle du curateur Jaques ne pouvait déployer d'effets que dès le 2 février 1899, date dès laquelle il avait vocation pour critiquer des irrégula-

rités. Enfin, le préposé pourra suspendre la poursuite dans la mesure de l'art. 61, si le débiteur se trouve gravement malade.

D. — Par mémoire du 23 mars 1899, Henri Jaques, en qualité de curateur de François Wagnière, a recouru au Tribunal fédéral demandant « la réforme du prononcé du Tribunal cantonal vaudois et le maintien du prononcé du Président du Tribunal de Grandson. »

Dans sa réponse, le créancier Hussy combat les conclusions du recourant.

Statuant sur ces faits et considérant en droit :

1. — Le recourant, agissant comme curateur de François Wagnière, fait valoir que ce dernier, bien que n'étant pas encore sous curatelle, se trouvait, lors de l'exécution de la poursuite dirigée contre lui, dans un état d'incapacité civile excluant la conscience de ses actes. Par ce motif, il croit pouvoir demander l'annulation de la dite poursuite.

2. — Cette manière de voir ne devrait cependant être admise, attendu que la possibilité d'exercer une poursuite contre une personne ne suppose pas nécessairement chez celle-ci la capacité civile et spécialement la conscience de ses actes au sens de la loi fédérale du 22 juin 1881.

On doit admettre au contraire que d'après l'art. 46 LP. la poursuite doit être dirigée dans la règle contre le débiteur en personne et que les actes doivent lui être notifiés à lui-même ; cela pour autant qu'on n'est pas en présence d'un des cas exceptionnels prévus par l'art. 47 LP., c'est-à-dire qu'un représentant légal n'est pas nommé ou que l'autorité compétente n'est pas déjà nantie d'une demande de nomination, ou de mesures provisoires. Or, aucune de ces deux conditions ne se trouve réalisée en l'espèce.

L'opinion soutenue par le recourant conduirait à la conséquence intolérable que le créancier serait obligé de se tenir au courant de l'état mental du débiteur poursuivi et de demander, le cas échéant, sa mise sous tutelle, pour ne pas risquer de voir annuler, en tout ou en partie, les actes de poursuite dirigés contre celui-ci.

Il est vrai que, d'autre part, il peut se présenter cet inconvénient que des personnes absolument incapables de gérer leurs affaires subissent un dommage par le fait de poursuites matériellement injustifiées. Mais cela ne saurait influencer sur la validité des actes de poursuite exécutés conformément à la loi. Du reste, il pourrait y avoir lieu, le cas échéant, d'invoquer l'art. 77 LP. en faisant valoir que le débiteur, par suite de l'état où il se trouvait, était empêché de former opposition.

Par ces motifs,

La Chambre des Poursuites et des Faillites

prononce :

Le recours est écarté.

52. Entscheid vom 26. April 1899 in Sachen
Maag-Wölffing.

Art. 40 Betr.-Ges.: Betreibung auf Konkurs gegen einen im Handelsregister nicht mehr eingetragenen Schuldner. Bei Berechnung der sechsmonatlichen Frist wird die Zeitdauer eines die Betreibung hemmenden gerichtlichen Verfahrens mit in Berechnung gebracht. Keine analoge Anwendung des Art. 88 Abs. 2 eod.

A. Jean Maag-Wölffing in Zürich II erwirkte unterm 2. Juli 1898 gegen Theodor Bürgin, Ingenieur in Schaffhausen, einen Zahlungsbefehl für einen Betrag von 1000 Fr. samt Zins zu 4 % seit 14. Januar 1898. Nachdem ein am 5. Juli 1898 erhobener Rechtsvorschlag durch provisorische Rechtsöffnung und eine in der Folge eingereichte Aberkennungsklage durch Urteil vom 28. September 1898 beseitigt worden waren, stellte Maag-Wölffing am 6. Februar 1899 das Begehren auf Konkursandrohung. Er machte hiebei geltend, daß Bürgin unbeschränkt haftendes Mitglied der im Mai 1898 in Konkurs geratenen Firma Bauhofer & Cie. gewesen sei.

B. Das Betreibungs- und Konkursamt Schaffhausen wies das gestellte Begehren gleichen Tages ab mit der Begründung, daß

der Schuldner dormalen nicht mehr der Schuldbetreibung unterstehe, da seit der (am 27. Mai 1898 erfolgten) Löschung der genannten Firma im Handelsregister die in Art. 40 B.-G. vorgesehene sechsmonatliche Frist längst verstrichen sei.

C. Gegen diese Verfügung beschwerte sich Wölffing bei der kantonalen Aufsichtsbehörde, indem er vorbrachte, daß die Frist des Art. 40 B.-G. durch die Durchführung des Rechtsöffnungsbehrens und der Aberkennungsklage unterbrochen worden sei und daß also die zwischen Anhebung und Erledigung dieser gerichtlicher Verfahren liegende Zeitdauer nicht in Anrechnung gebracht werden dürfe, da Art. 88 B.-G. analog zur Anwendung zu kommen habe.

D. Die Oberaufsichtsbehörde wies unterm 28. Februar 1899 die Beschwerde mit folgender Begründung ab :

Zweifellos sei für die Beurteilung der Frage, auf welchem Wege eine Betreibung fortzusetzen sei, der Zeitpunkt des Fortsetzungsbehrens maßgebend. Daß die Anwendbarkeit dieser oder jener Betreibungsart nicht schon bei Zustellung des Zahlungsbefehles sich bestimme (eine Ausnahme mache nur die Wechselbetreibung) gehe aus der ganzen Anlage des Gesetzes hervor. In casu sei nun innert der Frist von sechs Monaten seit Löschung der Firma Bauhofer & Cie. eine Konkursbetreibung vom Rekurrenten nicht angehoben worden, aus diesem Grunde habe einem Begehren um Konkursandrohung keine Folge mehr gegeben werden können. Daß die bloße Anhebung der Betreibung gegen einen zur Zeit der Konkursbetreibung unterliegenden Schuldner dem Gläubiger kein Recht gebe, die Betreibung auf dem Konkurswege fortzusetzen, wenn der Schuldner nunmehr der Betreibung auf Pfändung unterliege, gehe e contrario aus Article 2 des Art. 40 hervor. Die Berufung auf Art. 88 Article 2 sei unzutreffend, da ja die Frage, ob Konkursbetreibung oder Betreibung auf Pfändung, m. a. W. ob Art. 159 ff. oder Art. 88 ff. anzuwenden seien, gerade die Streitfrage sei.

E. Gegen diesen Entscheid rekurrirte Wölffing rechtzeitig an das Bundesgericht, im wesentlichen mit folgender Motivierung :

1. In casu sei sicher, daß ohne die Einreichung der Aberkennungs-klage der Rekurrent das Begehren auf Konkursandrohung schon